



ASSOCIATION DES AMIS DU MUSÉE
DE LA RÉSISTANCE DE CHATEAUBRIANT

Les Amis du Musée
de la Résistance
de Châteaubriant
présentent

COMMUNIQUER

C'EST RÉSISTER

1940 - 1945



Exposition temporaire
Du 20/10/2012 au 28/09/2013

ÉDITO

Le Musée de la Résistance de Châteaubriant présente une nouvelle exposition temporaire " Communiquer, c'est résister 1940-1945. Doisneau et la presse clandestine", qui se déploie en ses murs du samedi 20 octobre 2012 au samedi 28 septembre 2013.

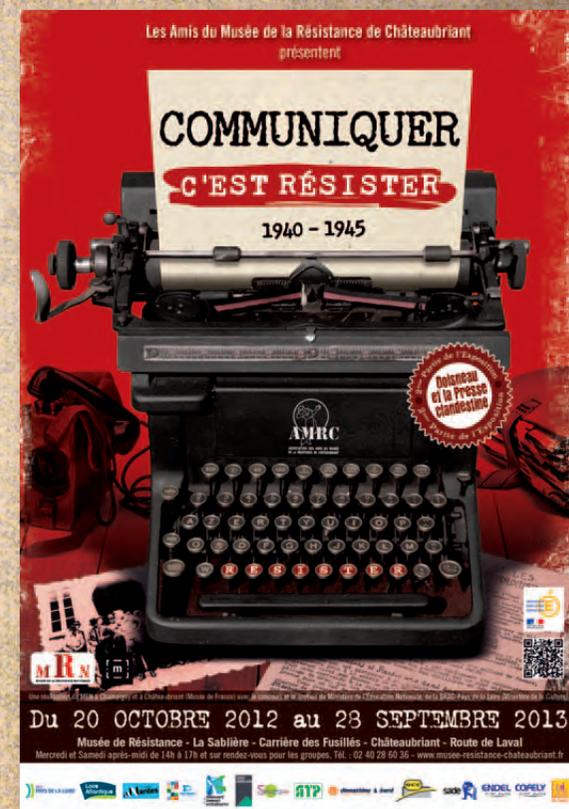
Le thème est directement lié au Concours National de la Résistance et de la Déportation de 2012-2013, dont le sujet est décidé chaque année, depuis 1961, au sein du Ministère de l'Education nationale, avec ses partenaires, dont de nombreuses personnalités issues de la Résistance, ainsi que des Historiens et Chercheurs de la Seconde Guerre mondiale. A cet égard, soulignons le rôle fondamental du Musée de la Résistance nationale à Champigny dans cette réflexion, comme dans son apport scientifique novateur et sa logistique constante en faveur du réseau des Musées de la Résistance, dont le nôtre à Châteaubriant.

Les partenariats mis en œuvre en 2009 avec les services de l'Inspection académique de Loire-Atlantique, avec le Conseil Général de Loire-Atlantique et le Conseil régional des Pays de la Loire, fonctionnent dans un réel échange

permanent ; à tel point qu'une nouvelle convention avec la Communauté de Communes du Castelbriantais vient d'être signée entre nous en septembre 2012, pour accroître ensemble nos moyens de fonctionnement et de rayonnement du site de La Sablière. C'est tout le sens de mise en relation qu'effectue le Musée de la Résistance avec les services de l'Etat, des Collectivités locales, les associations, mais aussi avec les Entreprises et les mécènes, qui nous soutiennent dans toutes nos activités.

Je veux aussi souligner l'aide apportée par l'Amicale de Châteaubriant-Voves-Rouillé-Aincourt, propriétaire des lieux, qui contribue à diffuser avec les Amis les valeurs humanistes qu'ensemble nous partageons.

Gilles BONTEMPS
Président des Amis du Musée
de la Résistance de Châteaubriant



Partenaires



La Communication s'invite durant la guerre

Durant la Seconde Guerre mondiale, de 1940 à 1944, la presse et la radio - la télévision n'existait pas encore - furent utilisées massivement par les nazis et les collaborateurs pour leur propagande et, par conséquent, contre la Résistance. Mais celle-ci sut répliquer : elle créa sa propre presse clandestine malgré les difficultés d'impression et de diffusion. Elle fut suscitée, encouragée, soutenue et même dirigée de façon constante par la radio "Les Français parlent aux Français" qui, chaque soir, émettait de Londres ses messages entendus malgré le brouillage. La législation et l'organisation immédiatement mises en place par l'occupant et le gouvernement Pétain, la dureté et la constance des mesures répressives frappant la presse clandestine montrent parfaitement l'importance qu'attachent les oppresseurs au maintien du monopole de la parole. La parole interdite, éclairante, mobilisatrice - qu'elle soit écrite ou prononcée - fut la première forme de la Résistance. Elle est pendant toute la période de l'Occupation, une arme indispensable dans la lutte du peuple français pour sa libération.

Ainsi ce thème de la communication choisi pour le Concours national de la Résistance et de la Déportation, va-t-il irriguer les expositions temporaires et itinérantes du Musée de la Résistance nationale et de son réseau de Musées en région, dont fait partie le Musée de Châteaubriant. Je suis particulièrement satisfait du travail élaboré en commun pour la conception et la réalisation de la nouvelle exposition "Communiquer, c'est résister 1940-1945". Doisneau et la presse clandestine, qui nous permet une valorisation des collections acquises en Loire-Atlantique

et/ou en Région parisienne. Chaque site, chaque association développe des activités et est maintenant devenu un acteur majeur de la politique d'histoire et de mémoire de sa région. Nous pouvons tous nous en féliciter. La partie de l'exposition réalisée par le Musée de la Résistance nationale, l'Atelier Robert Doisneau, et l'association des Amis du musée de la Résistance de Châteaubriant consacrée aux "Imprimeurs clandestins" regroupe quelques photographies que Robert Doisneau clichait pour illustrer la revue *Le Point*, en mars 1945, sur le thème des imprimeries de la Résistance. Pleine de danger pour les artisans qui fabriquaient, dans le secret de leur atelier, les journaux interdits, cette industrie clandestine recevait là un hommage mérité pour son rôle dans la diffusion des idées de la Résistance.

A travers l'oeil du photographe, l'exposition éclaire le visage et retrace l'histoire de ces ouvriers de la nuit, acteurs méconnus du combat contre l'oppression nazie. Nous sommes amenés à suivre le parcours périlleux d'un imprimé clandestin, du stencil au lancer de tracts, et à découvrir l'histoire de publications clandestines comme les éditions de Minuit. Au-delà de l'hommage, Doisneau parvient à restituer par son travail photographique toute l'atmosphère de secret et de risque dans laquelle baignaient les imprimeurs.

Guy KRIVOPISSKO

*Professeur d'histoire détaché
au musée de la Résistance nationale*

Conservateur du Musée de la Résistance Nationale



Concours national de la Résistance et de la Déportation 2012 - 2013

**Le jury national du Concours
a arrêté le thème suivant :
"Communiquer, c'est résister
1940-1945".**

Le texte intégral du thème et les règles du concours sont publiés au Bulletin officiel de l'Éducation nationale, consultable sur le site officiel de l'Éducation nationale (www.education.gouv.fr).

Une brochure destinée aux établissements scolaires est conçue et réalisée par la Fondation de la Résistance avec le concours de nombreux partenaires, dont le Musée de la Résistance nationale à Champigny (Val-de-Marne), disponible à partir du mois de novembre 2012.

Un dossier pédagogique complémentaire est aussi réalisé par le Musée de la Résistance nationale et téléchargeable à partir du mois de novembre 2012 (www.musee-resistance.com).

Les éléments d'une exposition itinérante sont disponibles sur les sites du CRDP de l'Académie de Créteil et du Musée de la Résistance nationale :

www.crdp.ac-creteil.fr
www.musee-resistance.com

Remerciements à

M. Pierre Nozieres, propriétaire de la maison où a séjourné Honoré d'Estienne d'Orves dans le quartier de Chantenay à Nantes.

M. Hervé Carro pour le prêt d'appareils photographiques.

M. Emmanuel Bigler pour les photos de son appareil photographique de marque "Rolleiflex", marque utilisée par Robert Doisneau.

M. Gilbert Le Guillou pour la donation des documents de son grand-père Charles Lebreton, interné au camp de Choisel à Châteaubriant.

Bibliographie

- Bande dessinée : "Nantes dans la tourmente 1939-1944" J. Gille, auteur éditeur - 44160 Pontchâteau
- Fernand Grenier, "Ceux de Châteaubriant", Editions sociales, 1971.

- Jean-Louis Crémieux-Brilhac, (direction), "Ici Londres (1940-1944), Les Voix de la liberté", 5 tomes indexés, La Documentation française, 1975-1976 (avec des notes introductives pour les 1500 émissions et des chronologies mensuelles de C.L Foulon).

- G. Willard, J. Dumeix, G. Krivopissko, Presse & Radio 1940/1944 Numéro spécial "Notre Musée" Musée de la Résistance Nationale - Ivry 1986.

- Bloyet D. et E. Gasche « Nantes et les 50 otages », éditions C.M.D, 1999.

- Denis Peschanski "La France des camps d'internement 1938-1946", éditions Gallimard, 2002.

- Guy Krivopissko, "La vie à en mourir. Lettres de fusillés" (1941-1944), Taillandier, 2003.

- François Macé, "La forge et Choisel, les camps de Châteaubriant, 1939-1946", publiée par L'Amicale Châteaubriant-Voves-Rouillé-Aincourt, 2004.

- Bernadette Poiraud, (coordonné par) "1939-1945, Telles furent nos jeunes années. Le Pays castelbriantais sous l'Occupation" Les dossiers de la Mée, deuxième édition corrigée et enrichie, 2009.

- Odette Nilès "Guy Môquet, mon amour de jeunesse", éditions Archipel, 2009.



Honoré d'Estienne d'ORVES (1901-1941)

La première liaison radio est réalisée à Nantes en décembre 1940

Le 8 juillet 1940, le Comte Honoré d'Estienne d'Orves rejoint un groupe d'hommes séduits par l'appel du 18 juin du Général de Gaulle et rassemblés en Palestine. Le 2 août, ils gagnent l'Angleterre où d'Estienne d'Orves devient le commandant en chef du service de renseignements.

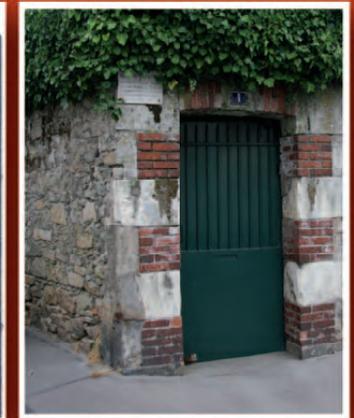
Son premier objectif est d'organiser un réseau, au nom de code Nemrod (le dieu de la chasse), qui a pour objet d'améliorer la transmission et de coordonner les actions.

Accompagné d'un spécialiste radio, Alfred Gaessler dit Marty, ils décident de se rendre sur le continent.

Le 21 décembre 1940, ils débarquent du bateau de pêche « La Marie-Louise » à Plogoff (29), près de la pointe du Raz, où ils sont rejoints par Maurice Barlier chez des Résistants, les Normand. Le 24 décembre 1940, les trois hommes arrivent à Nantes par le train, où ils sont hébergés chez les Clément.

La première liaison radio entre la France occupée et la France Libre est réalisée.

Le groupe de Résistants s'installe clandestinement à Chantenay, quartier populaire nantais, d'où D'Estienne d'Orves, sous le pseudonyme de Jean-Pierre Girard, sillonne la Bretagne pour renseigner sur les défenses côtières de l'ennemi, ses bâtiments de guerre, les dépôts de carburants de la région de Nantes-Saint-Nazaire ...et se déplace à Paris.



Bande dessinée : "Nantes dans la tourmente 1939-1944" J. Gille, auteur éditeur - 44160 Pontchâteau.



La trahison de Marty

D'Estienne d'Orves revient à Nantes en janvier 1941 et ses compagnons se plaignent du comportement suspect du radio Marty. Mais il est trop tard, Marty a dénoncé le réseau à l'antenne nantaise de l'Abwehr : il a donné les noms et adresses des 34 membres, livré son poste de radio et les codes, la « Marie-Louise » et son équipage, la maison des Normand à Plogoff, ainsi que l'adresse d'Estienne d'Orves et son heure d'arrivée à Chantenay.

Dans la nuit du 21 au 22 janvier 1941, les policiers allemands bouclent le secteur : tous les occupants sont surpris dans leur sommeil et conduits dans les locaux de l'Abwehr.

A ses compagnons incarcérés à Paris, d'Estienne d'Orves fixe une ligne de conduite : « Ne faites pas de patriotisme cocardier. Cherchez et trouvez des alibis. Je les confirmerai et je vous couvre tous. Mettez tout sur mon compte autant que possible ».

Le 1^{er} mars 1943, le journal marseillais « Le Mot d'ordre », fait paraître les strophes de **Louis Aragon** liant l'histoire à la légende :

*Un rebelle est un rebelle
Deux sanglots font un seul glas
Et quand vient l'aube cruelle
Passent de vie à tré pas
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas*



Le procès du réseau Nemrod

Le procès s'ouvre à Paris le 13 mai 1941; ils sont 23 à comparaître.

« Connaissez-vous les risques que vous couriez en acceptant cette mission ? » demande le Président de la Cour Martiale.

« Vous savez bien que la mort est un aléa du métier d'officier » lui répond d'Estienne d'Orves.

Il est condamné à mort avec huit autres membres, les autres aux travaux forcés.

Le commandant d'Estienne d'Orves note, jusqu'à la fin, ses impressions et réflexions dans ses cahiers et lettres aux siens.

« Je crois mériter l'honneur que l'on inscrive sur ma tombe à côté de mon nom : Mort pour la France ».

Le gouvernement de Vichy l'avait condamné comme déserteur deux jours après le verdict. Le commandant demande à tomber debout les mains libres et les yeux non bandés.

Il est fusillé le 29 août 1941 au Mont Valérien à Suresnes (92).

Dans l'Humanité clandestine de juin 1942, on lira un appel à la lutte, d'un groupe FTP (Francs Tireurs Partisans) reprenant son nom : Le « Détachement d'Estienne d'Orves ».



Le 21 décembre 1940, Honoré d'Estienne d'Orves débarque à Pors Loubous, abris côtier du Cap Sizun sur la commune de Plogoff (29)

COMMUNIQUER POUR FAIRE SAVOIR

« Jamais encore, dans le monde moderne, la nécessité et la puissance de l'information n'étaient apparues si impérieuses et si redoutables »

Claude Bellanger
Presse Clandestine, 1940-1944 (Ed. Kiosque 1961)

Communication Écrite

LA PRESSE HEBDOMADAIRE

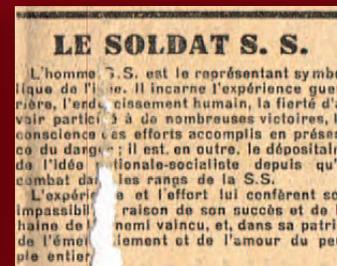
Il y avait deux hebdomadaires à Châteaubriant en 1940.

> le Journal de Châteaubriant, hebdomadaire républicain, dirigé par Léon Lemarre, membre de l'Amicale Laïque, qui mourra en déportation (Mauthausen 16 août 1944)

> le Courrier de Châteaubriant, « Politique indépendant, commercial et agricole » dirigé par André Quinquette, qui avait choisi Pétain et la Collaboration.



Le Courrier de Châteaubriant
Mars 1944



Le Courrier de Châteaubriant
Juin 1944

LES MESSAGES DES PRISONNIERS

Certains dimanches, les gamins sont autorisés à rencontrer leur père, prisonnier au camp de Choisel, plus près des grillages : leurs chaussettes cachent les messages. Une femme, allant visiter son mari, cache des lettres dans les langes de son bébé. Ainsi des billets, des courriers, des mandats arrivent à destination.

LES MESSAGES DES PRISONNIERS

Les lettres d'adieu des Castelbriantais arrêtés sont transmises à leur famille.

*Copierons seulement que vous nous retransmissions bientôt dans des jours meilleurs, tous réunis
Cordialement et d'adieu pour jours de après
Jean Sinberg*

Message de Jean Sinberg, 20 ans,
jeudi 27 janvier 1944, mort en déportation.

LES MESSAGES DANS L'OURLET

Raphaël Gicquel (Fercé), Marcel Letertre (Châteaubriant), Raymond Poulain (Martigné Ferchaud), faisaient passer des messages, dans l'ourlet des vêtements sales. Raymond Poulain écrit : « Tu tâcheras de trouver des torchons qui ont l'ourlet assez grand sans l'être de trop. Juste ce qu'il faut. Ne pas mettre trop de feuilles [ndlr : de papier à cigarette] pliées ensemble : une ou deux pas très loin du coin pour que je puisse les avoir ».



« 6 - Chère maman - Je t'embrasse ce soir en attendant de travailler de la journée. Je reconnais ce travail et je dois en avoir assez. Je t'embrasse pour te dire la-bas avec Pierre Rachet de Châteaubriant et 2 autres types que je connais. Ils ont des renseignements sur mon affaire et un très bon pour moi. Les commodités sont bien confort. Je vous embrasse
Pour affectueux
Raymond Poulain

Message de Raymond Poulain, du 4 mai 1944, écrit de la prison Jacques Cartier de Rennes. Raymond Poulain, déporté en juin 1944, sera porté disparu au Camp de Neuengamme.

Communication Écrite

LES TÉMOIGNAGES : ABBÉ MOYON

Je les félicitais pour leur beau courage. Dans leur désir de connaître quelque chose de leur avenir immédiat, quelques hommes me demandèrent si je savais la cause de leur condamnation, si je connaissais le temps et le lieu de leur exécution. Je répondis : « Je n'ai aucune précision au sujet de ses choses ». Mon intention était de laisser ces malheureux concitoyens dans un calme relatif pour la conservation de leur belle énergie.

Départ pour l'exécution :

Tout à coup, un bruit de voitures automobiles se fit entendre, la porte que j'avais fait fermer dès le début pour être plus nous-même, s'ouvrit brusquement. Des gendarmes français se présentaient porteurs de menottes. Un officier allemand survint. C'était en réalité un aumônier militaire. Il me dit « M. le Curé, votre mission est terminée, il faut vous retirer tout de suite ».

Extrait de la lettre de l'Abbé Moyon, dans Le Journal de Châteaubriant du 21 octobre 1944.

Alors, me retournant vers les condamnés, je leur dit : « Mes amis, je suis le représentant de toutes vos familles, permettez-moi de vous dire adieu en leur nom. Si vous le voulez bien, je vais vous serrer la main à tous ». Alors tous vinrent à moi. Une cordiale poignée de main fut échangée de part et d'autre, pendant que je sentais dans mon cœur une profonde pitié et un grand amour fraternel. Dans cette ultime circonstance, j'ai vraiment aimé ces hommes pour ceux qui devaient les aimer sur cette terre. Je n'assistais pas à la pose des menottes. Je me rendis près du Chef de Camp Français. Tous les hommes du camp étaient renfermés dans les baraquements. Une vibrante Marseillaise s'entonnait de toutes parts. Les condamnés en quelques minutes, furent placés dans les voitures. Ils chantaient eux aussi la Marseillaise. Ils ajoutèrent le Chant du Départ et l'Internationale.

Quant le convoi se mit en mouvement, je pris la tête des voitures, voulant autant que possible continuer mon assistance aux chers condamnés.

Mais bientôt, les voitures me dépassèrent pendant que les chants continuaient.

Communication Visuelle

> A Teillay, Mme Perrin met un ruban blanc au balcon d'une fenêtre, pour prévenir les maquisards de la sortie de l'Allemand qui loge dans son hôtel.

> Neuf Otages sont fusillés à La Blisière, le 15 décembre 1941. Dès le lendemain le propriétaire de la forêt de Juigné fait peindre en Bleu, Blanc, Rouge, le tronc des arbres ayant servi de poteau d'exécution. C'est un jeune peintre de Pouancé, M. Calmel, qui s'en est chargé.



Communication Verbale

Les kermesses permettent de recueillir des fonds pour envoyer des colis aux prisonniers. Les Allemands organisent un bal place de la Motte à Châteaubriant. Mais un message circule : ne pas danser à l'invite de l'Occupant. Les Castelbriantais préfèrent, dans quelque ferme isolée, « danser au son de la goule ».

Iconographie : © Musée de l'Orde de la Libération Bernadette Poiraud / Patrice Morel

Refus de Communiquer

> A la Poste de Châteaubriant, le Père Robin (facteur), les employés Jean Goth et André Lebastard, Georges illigot ou Mme Crinier ou même le contrôleur Marcel Pohalé, ouvrent les lettres destinées à la Kommandantur et mettent au panier les lettres de délation.



André Lebastard

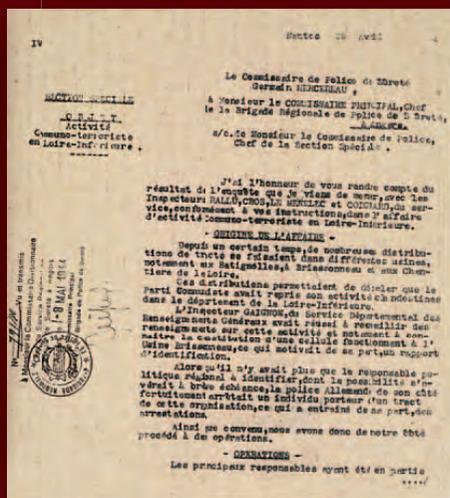
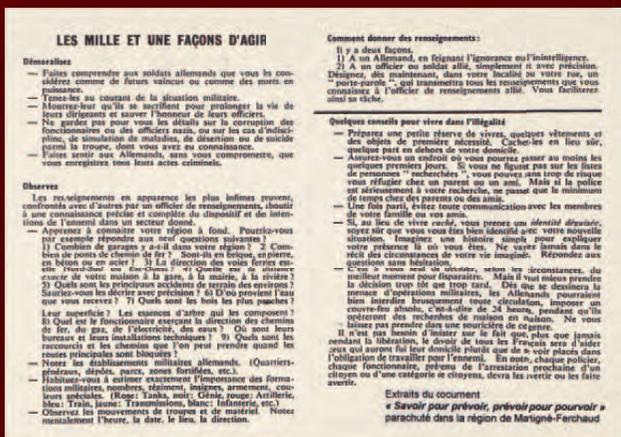


COMMUNIQUER POUR FAIRE RÉAGIR

« S'exprimer fut un besoin et un désir essentiels, car s'exprimer, c'était d'abord prouver que l'on existait »

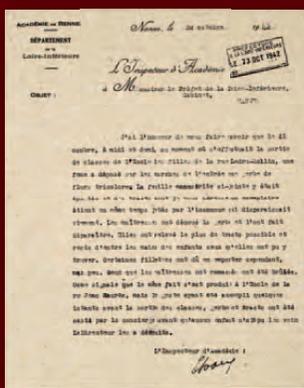
Claude Bellanger
in Presse clandestine, 1940-1944 (Ed. Kiosque 1961)

Communication Écrite



> Un livret intitulé « savoir pour prévoir, prévoir pour pouvoir », parachuté dans la région de Martigné-Ferchaud, donne « des conseils pour vivre dans l'illégalité » et indique « les mille et une façons d'agir ».

> Le 22 octobre 1942, un an après l'exécution des Otages à la Sablière, une femme dépose une gerbe de fleurs tricolores et des tracts dans les écoles de la Rue Ledru-Rollin et de la rue Jean Jaurès à Nantes. L'inspecteur d'Académie rend compte au Préfet : « Le plus de tracts possible ont été repris d'entre les mains des enfants. Certaines fillettes ont dû en emporter cependant ».



LES TRACTS

> Aux usines de Nantes (Batignolles, Brissonneau, Chantiers de la Loire), des tracts étaient distribués régulièrement à partir de cellules communistes clandestines. La police allemande traque les militants :

- Joseph Fraud (dit Druart) originaire de St Vincent des Landes, prévenu à temps, évite l'arrestation.
- Jean Verger, Brigadier de Police à Nantes, membre du « Front National pour la Libération de la France » est arrêté.



LES CHANSONS

La chanson, messagère privilégiée, est l'échappatoire idéal pour des millions d'individus contraints à la soumission. Les textes ironiques véhiculent le mépris pour l'Occupant et un esprit de Résistance.

Carnet de chansons de l'époque.



Communication Visuelle

> 10 novembre 1940 : cinq Anciens Combattants castelbriantais placent un drapeau français au Monument aux Morts de Châteaubriant : Joseph Hervé, Etienne Martin, Louis Ganache, Marcel Letertre, M. Lassoudière.

> Un jour, trois jeunes filles marchent de front dans la rue, reconstituent les « trois couleurs » du drapeau français interdit.

> Graffitis : à Châteaubriant les jeunes dessinent à la craie ou gravent avec une pierre, des Croix de Lorraine. Quelques-uns portent au revers du vêtement trois épingles croisées en forme de Croix de Lorraine.

> Juillet 1944 : Lors du passage de la statue de Notre Dame de Boulogne, des jeunes de la JOC (Jeunesse Ouvrière Chrétienne) peignent une carte de France sur la Place St Nicolas à Châteaubriant, aux couleurs de la Patrie.



Communication Verbale

> Sauver des soldats : 24 juin 1940, le 3^e bataillon du 436^e Pionniers, en débâcle, s'arrête à l'entrée de la forêt de la Guerche de Bretagne, proche de Châteaubriant. Apprenant que 45 000 soldats y sont prisonniers, ils choisissent de se disperser, ce qui évite à 800 soldats cinq ans de captivité.

> Recruter des résistants : Monsieur Travers, placier sur différents marchés, a de nombreux contacts ce qui permet notamment à Marcel Letertre d'entrer dans un réseau de résistance.

> Protéger les jeunes : Michel de Pontbriand, maire d'Erbray, avec Yves Gratesac, artisan bourrelier, fait prévenir les jeunes de sa commune de leur convocation imminente au STO (Service du Travail Obligatoire en Allemagne), leur permettant d'y échapper.

> Protéger les réfractaires : Fernande Brosseau est chargée de faire « la statue » c'est-à-dire le guet, à proximité des mines de fer de Rougé, pour prévenir les gars quand Mme Gouin, épouse du directeur, repère l'arrivée de la Gestapo .

> Protéger les maquisards : 28 juin 1944, les Allemands, cherchant à démanteler le maquis de Saffré, demandent leur chemin à M. Bommé, un ancien combattant de 14-18. Celui-ci, sciemment, leur indique une mauvaise route, ce qui sauvera bon nombre de maquisards.

Iconographie : © Archives départementales de Loire-Atlantique - 169W14 / Bernadette Poiraud / Jean-Claude Baron

Communication Sonore

> 11 novembre 1940 : sept anciens Poilus, après un apéritif pris en commun, montent la rue A.Briand à Châteaubriant en chantant La Madelon de la Victoire , puis s'arrêtent devant la Feldkommandantur et, en face de la guérite où se tient la sentinelle l'arme à la main, entonnent La Marseillaise d'une voix vibrante.



Fernande Brosseau





Les Agents DE LIAISON

Les agents de liaison, pendant la Seconde Guerre mondiale, sont restés longtemps des anonymes, car leur discrétion, leur conscience patriotique, leurs refus de l'Occupant nazi et du régime de Vichy, les amènent à prendre des responsabilités inédites et à effectuer des missions de nature dangereuse. Leur mission première est « la mise en relation » pour constituer des réseaux de résistance, qui se mettent en place dès la fin de l'année 1940.

La résistance, qualifiée au début d'opposition, s'organise et devient collective. (Le terme de « Résistance » apparaît fin 1941). Les agents de liaison sont majoritairement des femmes (90%), dont la mobilisation est sans précédent, concomitante d'une mobilisation des hommes, ou de l'absence des prisonniers de guerre - 1 500 000 hommes - en Allemagne.

Le Réseau F2

A Châteaubriant, à la fin de l'année 1940, se met en place le réseau F2, à partir des liens créés entre les Castelbriantais et les Polonais.

Germaine Huard et Paul Huard, Annie Gauthier-Grosdoy, Frédéric Buffetrille, Marie-Thérèse Auffray, servent de boîtes à lettres ; leurs activités clandestines les mettent en danger et les quatre premiers seront arrêtés. Annie Gauthier-Grosdoy sera exécutée à Lyon.



Germaine Huard



Annie Gauthier-Grosdoy

Rogatien Gautier, "Homme-appât"

Rogatien Gautier, natif de Rougé, membre du réseau Mithridate, poursuit dangereusement ses missions. À son insu, il fournit des cartes d'état-major des départements du Nord et du Pas-de-Calais, pour tenter de faire croire aux Allemands que le débarquement se réalisera dans le nord de la France.

Rogatien Gautier ainsi délibérément sacrifié, est arrêté par la Gestapo, torturé et condamné à la déportation dans un camp allemand. La Résistance belge réussit à intercepter son train le 3 septembre 1944.



Rogatien Gautier

Marcelle Baron



Marcelle Baron (1909-2010) travaille dans une grande entreprise à Nantes et élève ses deux enfants avec l'aide de sa mère; son mari est prisonnier de guerre en Allemagne. Entrée très tôt dans la Résistance, elle devient agent de liaison, distribue des tracts, cache des clandestins et des évadés.

Elle crée l'Union clandestine des Femmes françaises. Arrêtée en mars 1944, par la police de Vichy, elle subit les sévices de la Gestapo, dans les caves de la place Louis XVI à Nantes. Elle sera déportée à Ravensbrück (Allemagne). Elle retrouve Nantes en mai 1945, sa famille et ses deux enfants mis à l'abri à Nort-sur-Erdre pendant l'Occupation.

Communication Radio



Dans la région de Châteaubriant il y avait six postes-émetteurs de radio pour établir la liaison avec Londres :

- > à Erbray, au château de la Haie-Besnou, sous l'autel de la chapelle, chez de Pontbriand ;
- > à Sion-les-Mines, au magasin du syndicat agricole, chez Célestin Deroche ;
- > à Vay dans une maison appartenant à Pierre Gourbil ;
- > à Châteaubriant, trois émetteurs : dans une maison isolée, route de St Nazaire, détectée par Marcel Letertre ; dans la chambre de Bernard Dubois, chez Madame Cavé ; dans l'entrepôt de glace chez Charles Besnard. Ces émetteurs ont permis de transmettre les messages annonçant des parachutages à Fercé, Noyal sur Brutz ou Saffré, par exemple « la nichée de petits lapins se porte bien » (08.11.1943)

Le Réseau Buckmaster-Oscar

Le réseau Buckmaster-Oscar est particulièrement actif en Loire-Inférieure. Dépendant du Special Operation Executive (S.O.E), dirigé par le Colonel Buckmaster de l'Intelligence Service britannique, il est composé de Français opérant en France. Dans le Nord du département, le réseau se met en place avec plusieurs agents dont Mme Prod'homme, Bernard Dubois et Marcel Letertre (père) et beaucoup d'autres.

Le réseau constitue des groupes de résistance le long d'une ligne Saint-Malo, Rennes, Châteaubriant et Saint-Nazaire pour pouvoir le moment venu, contenir les Allemands en Bretagne.

Le 30 novembre 1943 le réseau Buckmaster-Oscar, qui aura tant fait pour favoriser les parachutages anglais et la lutte armée, est décimé en Pays de Châteaubriant et tous les membres sont déportés.

Colette Guillemard

Colette Guillemard (née en 1920) agent de liaison en 1941 dans le Maine-et-Loire, sa région d'origine, continue la Résistance. Pourtant jeune mère, à son arrivée à Nantes en 1942, elle entre dans la Défense Passive et la Protection Civile.

Elle fabrique de fausses cartes d'identité et en assure la livraison, fait passer des résistants de Nantes via Nort-sur-Erdre pour les maquis de l'Ouest, prétextant le ravitaillement en zone rurale, pour se couvrir.

Elle participera à la poche de Saint-Nazaire en 1945, cantonnée à Guéméné-Penfao se déplaçant de Bouvron à Plessé pour participer et aider aux derniers combats avant la Libération complète de la région le 8 mai 1945.



Gisèle Giraudeau

Gisèle Giraudeau est, avec son frère, une figure de la Résistance nantaise. Elle devient agent de liaison, très active, et est arrêtée le 3 avril 1944.

Elle subit des violences dans les locaux de la Gestapo, place Louis XVI à Nantes. Transférée à la prison Lafayette de Nantes, puis au fort de Romainville, en région parisienne, elle fait partie du convoi du 13 mai 1944 pour Ravensbrück (Allemagne). Elle devient dans ce camp de concentration le matricule N° 38854. Elle sera ensuite transférée dans le kommando de Zwodau (Slovénie). Elle retrouvera les siens à Nantes en 1945.



Photo Olivier Le Clerc



Extrait photo R. Doisneau



Le Camp de Choisel à Châteaubriant

Le 22 juin 1941, les internés apprennent par la radio du poste de garde que les armées hitlériennes ont attaqué l'Union Soviétique. Ces hommes n'ont jamais douté que le fascisme ne régnerait pas sur l'humanité, mais chacun, ce jour-là, est renforcé dans sa certitude de la victoire.

Communication Radio

Il ne faut pas perdre contact avec l'extérieur. C'est ainsi qu'est née l'idée d'installer dans le camp un poste clandestin de radio. L'opération va pleinement réussir.

L'épouse d'un interné de Paris apporte l'appareil. Elle le dissimule dans un colis destiné à son mari ; pendant qu'un camarade parle au gendarme, le colis passe des mains de la femme dans celles de son époux et derrière lui, un troisième interné, allongé sur l'herbe, s'arrange pour dissimuler le paquet. Le poste est aussitôt aménagé dans une niche dans le sol cimenté du lavoir ; une dalle étanche également en ciment le recouvre et une prise de courant est installée dans la baraque 5.

Une surveillance est organisée pendant les écoutes, au cours desquelles des notes sont prises puis divulguées dans le camp.

Lorsque les internés quittent le camp de Choisel en 1942, ils emportent le poste caché dans les bagages... du chef de camp. Installé au nouveau camp de Voves, le poste continue de fonctionner.

L'importance du poste de radio est considérable pour le maintien du moral des internés, et cet exemple montre la capacité d'organisation, l'esprit de cohésion et de solidarité : pas de fuite, pas de dénonciation pendant les trois années de fonctionnement quotidien du poste clandestin.

Victor Renelle écrit au sujet de la guerre :

Quel sera le résultat de cette hécatombe ? En adviendra-t-il pour nous une société meilleure ? (...) Malheureusement, les destructions d'une part, les réalisations de potentiel en vue de la guerre d'autre part, tout cela n'est pas près d'être réparé. Ainsi sera posée la plus grande des contradictions du monde capitaliste : créer la disette avec toutes les possibilités de l'abondance.

Victor Renelle, sera exécuté le 22 octobre 1941 ▶



Chanter pour communiquer

Odette Nilès-Lecland, et ses deux compagnes de détention, Jacqueline Vannier et Paulette Bouchoux, se souviennent de la mise à l'écart de la baraque 19, et du départ des 27 otages le mercredi 22 octobre 1941, ainsi que de la Marseillaise chantée par toutes et tous, comme un grand cri pour communiquer le drame au monde entier.



Odette Nilès-Lecland

Le plan du camp d'Henry Duguay

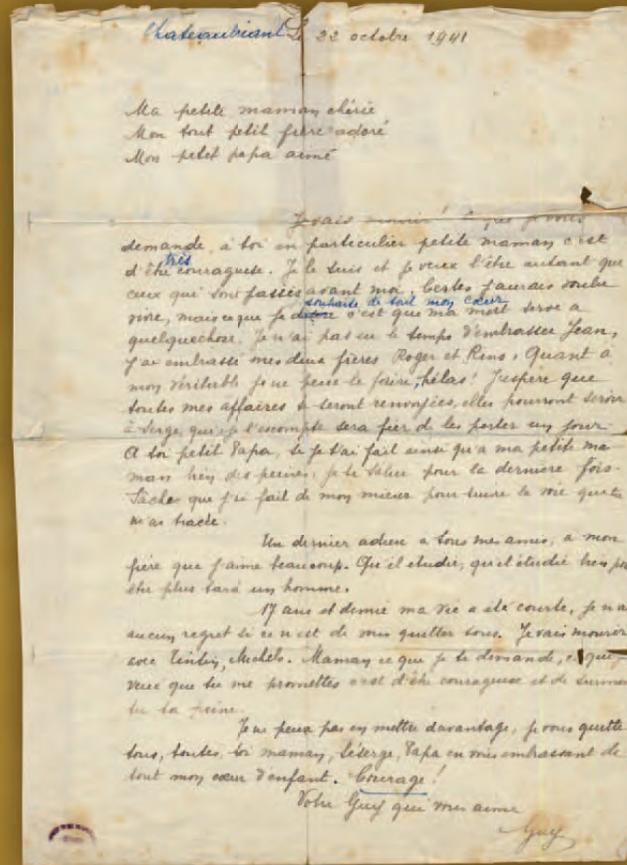


Henry Duguay et son épouse

" Arrêté comme communiste suite à une dénonciation sur une distribution de tracts anti-Pétain, il a été interné au camp de Choisel à Châteaubriant le 19 avril 1941. Dessinateur projeteur il lui a été demandé de dessiner les baraques pour agrandir le camp en vue de recevoir d'autres prisonniers. Ce plan fut transmis à la Résistance pour organiser des évasions. "



Lettres des internés



Mercredi 22 à midi, baraque 19 à 13h30. Les gendarmes arrivent en ordre vers la baraque et l'adjudant poste ses hommes à l'intérieur du camp P2, tout le long des barbelés.

A ce moment les Allemands arrivent suivis par le lieutenant TOUYA. Les cœurs se serrent mais aucun des 22 présents n'a peur.

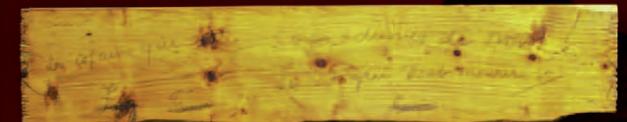
Le lieutenant TOUYA prononce ces mots : « Salut, messieurs, préparez-vous à sortir à l'appel de votre nom. » 16 noms sont prononcés. 11 internés seront encore appelés dans différentes baraques, dont Guy MOQUET, à la baraque 10 et GARDETTE, malade à l'infirmerie, le dernier. Tous sont dirigés vers le camp P2, baraque 6.

Chaque otage reçoit alors une feuille de papier et une enveloppe pour la dernière lettre à sa famille. L'abbé MOYON, mandé par les autorités arrive dans la baraque, le curé de Châteaubriant n'ayant pas voulu venir au camp. Aucun condamné n'accepte le ministère de l'abbé, mais celui-ci prend la correspondance et les objets destinés aux familles.

la Copie de la dernière lettre de **Guy Môquet** réalisée par sa mère, **Juliette Môquet** pendant l'Occupation. Sd. © Musée de la Résistance nationale à Champigny-sur-Marne. Fonds de la famille Môquet-Saffray.

Des planches pour témoigner

Sur les planches de la baraque 6, les condamnés ont inscrit leur dernière pensée concernant l'idéal pour lequel ils ont lutté. Les planches furent découpées par les internés dont Pierre GAUDIN, et transportées par Roger PUYBOUFFAT le dentiste qui n'était pas encore arrêté et qui venait soigner les internés. Ensuite c'est la fille de Pierre GAUDIN, Esther, âgée de 16 ans, qui les acheminera jusqu'à Nantes.



"Les copains qui restez soyez dignes de nous !
Les 27 qui vont mourir - Guy Môquet"

Iconographie : Patrice Morel



Imprimeurs CLANDESTINS

1940-1944

Photographies
de Robert Doisneau

Honneur à nos camarades typos

« Les Allemands avaient bien raison de brûler les livres. Et Victor Hugo, qui n'était pas si bête que les traîtres ont voulu nous le faire croire, avait bien raison de dire que le livre est une arme et que le verbe tue. Honneur à toute cette industrie secrète de la feuille imprimée qui a fleuri de notre sous-sol durant la servitude ! Honneur à nos camarades typos qui ont donné pour rien leur travail nocturne ! Et quelle rebuffade lorsqu'on leur offrait quelque loyer de leur peine. Voyons ! disaient-ils, c'est là notre façon de nous battre ! »
(...)

▲
Jean Cassou / Le Point - mars 1945

▶ Homme de lettres, Conservateur du musée d'Art moderne, Résistant, Commissaire de la République à Toulouse à la Libération.

« Dans l'état d'infini dénuement où se retrouve la France, le métier d'imprimeur ne peut plus d'emblée reprendre ses plus raffinées traditions artisanales : manque de matériel, manque de papier, tant de vides dans la main-d'œuvre.

▶ Là comme ailleurs tout est à reconstruire, lentement, patiemment. On repart de zéro : non, là comme ailleurs, on repart d'une humble et féconde et magnifique prise de conscience. Tous les éléments et les principes ont été remis en question, on est revenu au pourquoi essentiel des actes, des gestes, du choix du caractère dans sa casse et du mot dans l'esprit. Le beau métier humain est passé par l'épreuve de la nuit et du sang. »

◀ « Tous les textes traitant des imprimeries clandestines ont donné la priorité aux auteurs des textes, l'imprimeur, lui, n'apparaît que très modestement. Obéissant à l'écrivain, le typographe avec son plomb à patte, n'avait pas grande chance de pouvoir s'envoler en cas de danger. C'était dans l'ordre des choses, tout juste si un hommage était rendu indirectement aux imprimeurs par les poètes évoquant l'odeur de l'encre d'imprimerie, odeur de liberté, etc., nous connaissons la chanson.

▶ Il y aurait dans cet oubli comme un restant de mépris intellectuel pour le manuel, que je n'en serais pas autrement étonné. Une injustice qu'il serait grand temps de réparer ».

Robert Doisneau





ROBERT DOISNEAU

(1912-1994)

"... lorsqu'il travaille à la sauvette, c'est avec un humour fraternel et sans aucun complexe de supériorité qu'il dispose son miroir à alouettes, sa piègerie de braconnier et c'est toujours à l'imparfait de l'objectif qu'il conjugue le verbe photographier."

Jacques Prevert

1912 > Naissance à Gentilly (Val de Marne) le 14 Avril

1926/1929 > Etudes à l'Ecole Estienne.
Obtient un diplôme de graveur lithographe.

1931 > Opérateur d'André Vigneau.

1932 > Vente du premier reportage au quotidien "L'Excelsior"

1934/1939 > Photographe industriel aux usines Renault à Billancourt.
Licencié pour retards répétés.
Rencontre de Charles Rado, créateur de l'Agence Rapho.
Devient photographe illustrateur indépendant.

1940/1944 > Met ses compétences de graveur et de photographe au service de la Résistance.

1945 > Début de collaboration avec Pierre Betz, éditeur de la revue "Le Point" (le reportage de mars 1945 sur les Imprimeurs clandestins y figure)
Rencontre de Blaise Cendrars à Aix en Provence.

1946 > Retour à l'Agence Rapho dirigée par Raymond Grosset, cette collaboration durera près de 50 ans.
Reportages pour l'hebdomadaire "Action"

1947 > Rencontre de Jacques Prévert et Robert Giraud.
Prix Kodak.

1949/1951 > Contrat avec le journal "Vogue".

1951 > Exposition avec Brassai, Ronis, Izis au Musée d'Art Moderne de New York.

1956 > Prix Niépce.

1960 > Exposition au Musée d'Art Moderne de Chicago

1971 > Tour de France des Musées Régionaux avec Roger Lecotté et Jacques Dubois

1975 > Invité au Festival d'Arles

1979 > Exposition "Paris, les Passants qui Passent", Musée d'Art Moderne de Paris.

1980 > Donation au Musée de la Résistance de vingt tirages photos sur la période pour la création d'un espace permanent Robert Doisneau au Musée.

1983 > Exposition au Palais des Beaux-Arts de Pékin.
Exposition de portraits à Tokyo.

1984 > Participe à la Mission Photographique de la Datar.

1985 > Don de vingt tirages sur l'Occupation, la Résistance et la Libération pour l'exposition permanente du Musée de la Résistance nationale

1986 > Exposition "Un certain Robert Doisneau", Crédit Foncier de France.
Exposition "Portraits" à la Maison de Balzac.

1987 > Exposition au Musée de Kyoto.

1988 > Exposition Hommage à la Villa Médicis à Rome.

1989 > Exposition "Doisneau-Renault", Grande Halle de la Villette

1990 > Exposition "La Science de Doisneau" au Jardin des Plantes / Museum.

1992 > Exposition rétrospective au MOMA d'Oxford, Direction Artistique Peter Hamilton
Court métrage "Bonjour, Monsieur Doisneau", de Sabine Azéma (RIFF Production)

1993 > Court métrage "Doisneau des Villes et Doisneau des Champs" de Patrick Cazals (FR3 Limousin-Poitou-Charentes).

1994 > Meurt à Paris le 1^{er} Avril.
Exposition "Doisneau 40-44" au Centre d'Histoire de la Résistance et de la Déportation de Lyon



Imprimeurs CLANDESTINS

« Je me souviens de Roger Lescaret dont l'atelier était situé derrière l'Institut. Arrêté après perquisitions, incarcéré quatre mois à la Santé, ensuite pendant dix mois au camp de Rouillé. Dès sa libération, il recommence à imprimer pour l'organisation militaire clandestine, et Comte dans le quartier du Champ-de-Mars qui avait installé une Phoenix dans sa cave. Un meuble était poussé sur la trappe, lui travaillait pour Témoignage chrétien ; et encore Harambat, avec sa barbiche de vieil artisan. C'était l'image de l'innocence. Un innocent qui imprimait tranquillement pour le MLN, et puis Ebener, prisonnier évadé - spécialisé en tracts et brochures -, celui-ci je l'ai retrouvé en 1982, un éditeur suisse voulait recueillir et publier le témoignage d'un imprimeur de l'époque héroïque.

Bruts de coffrage, comme tombés de la bande magnétique, je vous livre en vrac ses propos : « Je ne vous aurais pas reconnu, c'est vrai que tous les deux nous avons pris de la bouteille. L'atelier, voyez, lui n'a pas changé, toujours typo comme au temps où je jouais les conspirateurs. Cela a commencé par l'arrivée d'un écrivain qui m'avait été chaudement recommandé. Je ne savais même pas son vrai nom, il a déposé son manuscrit. Je me suis retrouvé avec le bouquin. Pas question de pratiquer ce genre de sport dans la journée, alors à nous deux la nuit. La nuit on gamberge. Au moindre bruit suspect, j'éteignais tout. Je savais que la première chose qu'ils font est de tâter les ampoules. J'avais le cœur à cent vingt.

Le silence revenu, il restait un peu de panique dans l'air, alors je me racontais des histoires idiotes genre noces et banquets. Salaces, cochonnes, bien viriles, qui me refaisaient une santé de petit mâle bagarreur et, vas-y petit, c'était reparti.

Deux fois par semaine, une dame arrêta sa bicyclette devant l'atelier, je remplissais ses sacs, elle repartait comme une reine. Et puis enfin les jours meilleurs. J'ai vu revenir l'auteur, avec des personnes importantes. J'ai eu un exemplaire dédié. C'était vraiment quelqu'un de très bien.

Moi, je suis plutôt fait pour l'ombre. Pas pour la retraite, ce n'est pas ce que je veux dire. Tenez, je vais m'acheter une petite machine offset.»

Robert Doisneau



ARTRA, imprimerie

Philippe DILLEMAN est le directeur de l'imprimerie ARTRA, avenue Sœur Rosalie dans le XIII^e arrondissement de Paris. ARTRA imprime les Cahiers du Témoignage chrétien, les deuxième et troisième éditions des Discours du général De Gaulle et tous travaux de la Résistance nécessitant un grand tirage. Les affiches appelant les Parisiens aux barricades sont également tirées dans cette imprimerie.

Pierre AULARD, maître imprimeur Pierre DORÉ, contremaître

Pendant toute l'occupation, Pierre Aulard et son contremaître Pierre Doré impriment presque tous les volumes des Éditions de Minuit. Ils travaillent les samedis et dimanches. Toute trace de leur travail clandestin a disparu lorsque le lundi, les ouvriers reprennent le travail. À la Libération, le CNE (Comité National des Écrivains résistants créé à l'instigation d'Aragon) répartit entre les familles des typographes victimes de la répression, un bénéfice de trois cent mille francs produit par les ventes clandestines des Éditions de Minuit.

Charles DEVA, imprimeur

Charles Deva, imprimeur parisien, commence dès septembre 1940 à fabriquer des faux papiers. Spécialiste des faire-parts et des cartes de visite, il a dans son atelier, de l'autre côté de la cloison qui le sépare de la boutique, une casse truquée où les réfractaires et les évadés trouvent les papiers qui leur sont nécessaires.

Il travaille pour une organisation de résistance démantelée par la Gestapo, fin 1942. Vingt-huit de ses membres sont arrêtés. Vingt-six sont fusillés, un meurt sous la torture, un seul est déporté et survit. Les deux responsables de la section à laquelle appartient Charles Deva tombent également. L'un, Charles Domergue, est fusillé en 1945 ; l'autre, Désiré Charles, déporté, meurt en déportation, en 1945. Raymond Deiss (éditeur de musique et auteur d'un des premiers journaux clandestins Pantagruel) fait partie également de ce groupe de résistance. Lepape, Cardin et Belleville qui prennent la relève sont également fusillés. Charles Deva a la chance de passer à travers les griffes de la Gestapo. Peut-être est-ce parce qu'il répondait qu'à l'appellation de Monsieur le Prince, pour les initiés.

Témoignage du Révérend Père Philippe, 21 juin 1945

Charles EBENER, imprimeur

En 1939, Charles Ebener s'engage dans une unité de chars, comme deuxième classe. Son unité reste jusqu'à l'extrême limite à Dunkerque, pour couvrir le rembarquement. Blessé, il se traîne jusqu'à Fort-Mahon. Là, réfugié dans une maison abandonnée, il est capturé par l'ennemi et emmené en Autriche. Il tente sept fois de s'évader, ce qui lui coûte le palais fracturé et pas mal de dents. Il est changé cinq fois de camp. Sa septième évasion réussit parce qu'il se fabrique un certificat de maladie contagieuse (tuberculose).

Il réussit à faire régulariser sa situation en France et, reconnu définitivement inapte, il reprend son travail d'imprimeur à Paris. Il travaille activement, la nuit, à l'impression de journaux, tracts et brochures clandestines. Il se spécialise dans la fabrication de faux papiers de démobilisation et permet ainsi la régularisation de la situation d'une centaine de prisonniers évadés. Au printemps 1944, il fabrique des tracts qu'il distribue lui-même. Charles Ebener prend part aux combats de la place de la République à la libération de Paris.



HARAMBAT, imprimeur

HARAMBAT est l'imprimeur du Mouvement de Libération Nationale (MLN) en liaison avec Enrico Pontremoli, artiste peintre. Il exécute des livres et des tracts clandestins. Georges Dangon, dans le n°27 du Courrier graphique, le dépeint comme le type même du vieil artisan gonflé à bloc. Les derniers numéros de l'Aurore clandestine ont été imprimés chez Harambat par Charles Cosset.



À Paris, le maître imprimeur Roger Lescaret commence dès l'armistice à imprimer des tracts contre l'occupant. Arrêté en 1942, il est torturé, puis incarcéré quatre mois à la Santé. Transporté dans le camp d'internement de Rouillé (Vienne), il y reste dix mois. Libéré, il recommence à travailler pour la Résistance. Il imprime notamment pour l'Organisation civile et militaire (OCM) le journal clandestin «La France continue» (onze numéros, tirage variant entre 3000 et 15000 exemplaires). C'est dans le 1^{er} numéro du 14 juillet 1941 qu'on trouve cette appréciation de Clemenceau : « Nous avons poussé Pétain à la victoire à coups de pieds dans le cul ». Roger Lescaret édite nombre d'affiches et de tracts dont il remet les principaux exemplaires au musée Carnavalet à la Libération.

Témoignage de **Madame Lescaret**, Le Point/mars 1945

Roger LESCARET, imprimeur



VAILLANT et fils, imprimeurs

L'imprimerie Vaillant et fils, rue du Bourg-Thibourg, quartier de l'Hôtel de Ville à Paris, imprimerie disparue, a tiré en mars-avril 1944 le numéro 8 des Cahiers du Témoignage chrétien, auquel collaborent la clicherie de Défense de la France et l'atelier de M. Combe, clicheteur de la rue de la Comète. Dans ce même atelier, malgré son exigüité, des numéros du Courrier du Témoignage chrétien sont également partiellement imprimés, y compris le numéro « exigences de la Libération ».

René Bedarida, Témoignage chrétien, page 266
Le Point, mars 1945 ; Georges Dangon, Le Courrier graphique, n° 27



Charles PRONET, graveur

Dans sa boutique, Brunet (son nom dans la clandestinité) grave devant le public des francisques et des aigles pour les cachets destinés à établir des faux papiers. Il cache dans une poutre de l'échoppe, les travaux interdits en cours.



COMTE, imprimeur

Dans le quartier du Champ de Mars, Comte installe dans la cave sous son atelier une presse phœnix. Un meuble est poussé sur la trappe pour la dissimuler. Il imprime et fait les clichés pour Témoignage chrétien.



Enrico PONTREMOLI, peintre

Enrico Pontremoli, artiste peintre, abandonne ses pinceaux et organise chez lui, quartier de l'Opéra, une petite imprimerie artisanale et clandestine. Il travaille pour le Mouvement de Libération nationale (MLN) avec son épouse et un autre peintre Philipeau. Robert Doisneau effectue les clichés photographiques des pièces et documents nécessaires à la fabrication des faux-papiers.



Claude OUDEVILLE, imprimeur

Vercors (Bruller) se décide à recourir, pour Le Silence de la mer à un imprimeur qui avait déjà travaillé pour lui : Pierre Aulard, dont l'atelier se trouve rue Tournefort. Il avait trouvé un prétexte à rendre visite à Aulard : une réédition d'Edgar Poe ! pour laquelle Aulard paraissait d'accord. « Il se pourrait - se décida alors à dire Vercors - qu'un de ces jours - hum ! - j'aie d'autre chose à faire imprimer, mais cette fois... vous comprenez. Peut-être parmi vos collègues pourriez-vous m'en indiquer un qui... Enfin pensez-y. » Le maître imprimeur lui répond qu'il va réfléchir, mais que, de toute façon il se charge de l'affaire, et il s'en charge ; en amenant Bruller chez Oudeville lequel n'imprimait que des faire-part de décès et des cartes de visite et travaillait seul. Oudeville accepta mais avec des caractères prêtés par Aulard et il ne pouvait qu'imprimer huit pages à la fois, par suite du matériel élémentaire qu'il utilisait, une petite Minerve. Il a donc composé Le Silence de la mer à la main (tirage 300 ou 350 exemplaires). Il imprimait pendant l'heure du déjeuner entre 12 et 14. Manquant de caractères, il était obligé de distribuer chaque page imprimée pour composer la suivante.



DU STENCIL au lancer de tract

Dès 1940, l'information légale est contrôlée, les journalistes censurés. Seuls les journaux qui acceptent de répandre les mots d'ordre des officines de propagande nazies et vichystes sont subventionnés. Tous doivent prêcher la soumission.

Briser ce monopole de la parole fut donc une des tâches essentielles des résistants. La parole interdite, éclairante, mobilisatrice - qu'elle soit écrite ou prononcée - à la radio, d'abord à la BBC ou sous forme de tract, d'affiche et de brochure - fut la première forme de la Résistance.

La masse et la variété de la presse clandestine est une originalité de la Résistance française. Les journaux clandestins ont été tirés à près de 100 millions d'exemplaires pendant les quatre années d'occupation ; sans compter les centaines de millions de tracts, les brochures, les affichettes, les papillons, les simples inscriptions qui relèvent aussi de l'impression clandestine.

Les procédés de fabrication

La parution d'une feuille clandestine se heurte à des difficultés matérielles considérables. Les matériaux nécessaires à la fabrication - papier, encres spéciales, etc... - sont rares, chers et contingentés ; leur vente est étroitement surveillée par la police. Il en est de même pour l'outillage - machine à écrire, ronéo, machines à imprimer. Tout cela en outre doit être camouflé dans des « planques » sûres.

Le texte manuscrit recopie

Les premiers procédés d'édition sont très simples : souvent le texte est écrit à la main ou tapé à la machine en plusieurs exemplaires qu'on fait circuler auprès de proches à qui l'on demande à leur tour de recopier en quelques exemplaires (procédé de la boule de neige).



L'imprimerie ronéo

L'imprimerie ronéo est un des procédés les plus utilisés. De petites dimensions, ces machines peuvent s'installer sur une petite table et fonctionner à la main grâce à une petite manivelle. La vitesse peut atteindre les 700 ou 800 exemplaires à l'heure. Elles utilisent une encre grasse spéciale et impriment à l'aide d'une feuille de papier spéciale, le sten, plaqué sur un cylindre d'impression après que le texte ait été frappé à la machine à écrire, dépourvue au préalable

de son ruban, ce qui permet de perforer le sten. L'encre passera du cylindre encreur sur le papier par ces perforations. Ce matériel fut très utilisé par les résistants. Facile à dissimuler et à transporter il pouvait tirer rapidement quelques milliers d'exemplaires. La multiplicité des centres ronéos permettait donc de disperser les risques et, en même temps, d'être directement au coeur de la zone à couvrir.

La polycopie

Le matériel consiste en une plaque de gélatine et une encre spéciale très grasse. On écrit à la plume avec cette encre sur une feuille de papier, puis on applique cette feuille sur la plaque de gélatine en appuyant fortement. On retire la feuille et on a - imprimé à l'envers sur la surface de la gélatine le texte écrit sur la feuille-mère. Dès lors on pose sur la gélatine des feuilles blanches que l'on frotte doucement. Quand on les retire le texte est imprimé. On peut renouveler l'opération une quinzaine de fois. Système lent donc, mais avec un matériel facile à transporter.

La lithographie

Le texte ou le dessin est exécuté à l'envers sur une pierre calcaire au grain très serré et très fin (pierre lithographique) avec un crayon ou une plume à encre grasse. De l'acide nitrique est versé sur la pierre. Une couche de nitrate de calcium qui ne prend pas l'encre se forme sauf à l'emplacement du texte ou du dessin. L'épreuve est obtenue par impression sur un papier. Des imprimeurs d'art réalisent par ce procédé des papillons, des affichettes et deux albums d'artistes résistants.

Les imprimeries typographiques

Seules les imprimeries typographiques pouvaient effectuer des tirages de masse, d'une écriture plus nette et plus serrée. Les ateliers clandestins utilisaient souvent des machines à imprimer de petit format, à composition manuelle ou mécanique ; dans ce dernier cas, les plombs sont composés sur le marbre des journaux légaux, à la barbe de l'occupant, par des ouvriers résistants qui, la nuit, les emportaient aux imprimeurs clandestins. Les grosses machines linotypes, lourdes, bruyantes et consommant beaucoup d'électricité, pouvaient difficilement être planquées : ce sont généralement celles d'imprimeurs, travaillant sous une couverture légale, qui servaient aux groupes clandestins.

Le transport

Puis se posait avec acuité le problème du transport des imprimés. « C'étaient bien souvent des jeunes femmes qui se chargeaient du transport des journaux clandestins. L'une d'elles, Madame Gonnet, était devenue célèbre par son adresse. Dans une ravissante mallette de voyage en peau de porc, elle entassait les quelque deux mille journaux qu'elle était chargée de transporter. Elle plaçait au-dessus quelques pièces de lingerie et jamais, lorsque la curiosité de la police allait jusqu'à ouvrir la valise, celle-ci ne dépassait le soutien-gorge de soie ou la combinaison de linon ».

Répression

Les imprimeurs et toutes les professions du livre ont payé un lourd tribut à la Résistance : sur 1200 ouvriers du livre résistant, 400 ont été tués, abattus, décapités, déportés, fusillés. Il est, par ailleurs, impossible de chiffrer les pertes subies par ceux qui ont fait vivre la presse clandestine pendant 4 ans : on ne saura jamais combien de dactylos, de « tireurs » à la ronéo, de transporteurs, de distributeurs, ont également donné leur vie.

Germaine Willard

*Historienne, vice-présidente
du Musée de la Résistance nationale*

VAINCRE

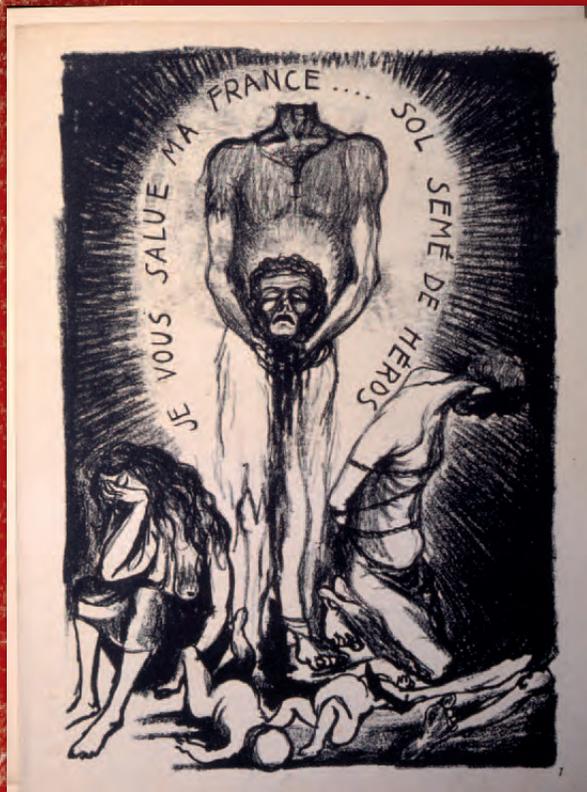
En mai 1941, faisant suite à l'appel à créer un « Front national de lutte pour l'indépendance de la France » lancé par le parti communiste clandestin, de nombreux artistes et intellectuels créent des comités professionnels de ce mouvement de résistance : musiciens, écrivains, médecins, juristes, peintres...

Le comité des artistes plasticiens est animé par le peintre André Fougeron.

Au printemps 1944, le comité édite clandestinement l'album « Vaincre » rassemblant 12 planches lithographiques d'André Fougeron, Edouard Goerg, Ernest Pignon-Ernest, Boris Taslisky, André Aujame, Berthome Saint-André, Ladureau, Montagnac, ...

L'album vendu au profit des Francs-Tireurs et Partisans (FTP)¹ est réalisé à Paris à 300 exemplaires par l'imprimeur lithographe Marcel Manequin.

¹ FTP : organisation de lutte armée du mouvement de Résistance « Front national de lutte pour la liberté et l'indépendance de la France »



Le Témoignage Chrétien

Le Témoignage chrétien est né à Lyon en 1941 alors que les premiers journaux de résistance venaient de faire leur apparition en zone non occupée. Inspiré par la seule foi chrétienne, il ne se plaçait pas sur le terrain de l'opposition politique. Le terrain choisi par le Père Chaillet - son fondateur - était celui de la résistance des âmes au danger de contamination ou de perversion par le nazisme. Dès le début, il ne s'est pas agi de simples petites feuilles, mais bien de brochures compactes de plusieurs dizaines de pages, tirées chaque fois à plusieurs milliers d'exemplaires et même bientôt à des dizaines de milliers d'exemplaires.



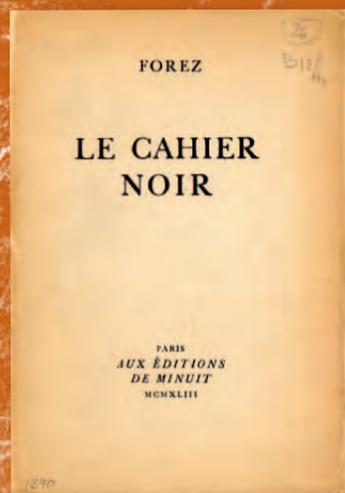
A partir du printemps de 1943, les cahiers furent doublés d'un courrier plus léger, plus populaire, suivant de plus près l'actualité des faits et dont le tirage oscillait entre 50 000 et 100 000. L'impression et la diffusion des cahiers et des courriers, limitées d'abord au territoire de la zone sud, franchirent en 1943 la ligne de démarcation pour couvrir le reste de la France. Au moment de la libération, les publications du Témoignage chrétien étaient connues dans tout le pays. Et leur audience s'était étendue à l'étranger, puisque depuis 1942 elles étaient lues, connues, citées en Suisse, à Rome, en Angleterre, aux Etats-Unis, au Canada.

Les rédacteurs du Témoignage chrétien étaient, pour la plupart, comme le Père Chaillet lui-même, des théologiens jésuites appartenant soit au scolasticat de Fourvière (c'est le cas d'Henri de Lubac, de Pierre Ganne, d'Henri Chambre), soit à la rédaction des Études (ainsi Gaston Fessard et Yves de Montcheuil) ; un autre collaborateur des études, Robert d'Harcourt, était un laïc. L'imprimerie Artra fait partie de ses imprimeries qui éditérent clandestinement les Cahiers et le Courrier du Témoignage chrétien.

Extrait de : **Renée Bédarida**,
Témoignage chrétien : 1941-1944, Paris 1^{er} Editions ouvrières, 1977



Les Éditions de Minuit



C'est à l'initiative de trois intellectuels communistes, le philosophe Georges Politzer, le physicien Jacques Solomon, l'écrivain et germaniste Daniel Decourdemanche dit Jacques Decour, auxquels il faut ajouter Frédéric Joliot-Curie, Pierre Maucherat et Paul Langevin, beau-père de Jacques Solomon, qu'est due une initiative originale, la parution d'une des premières feuilles clandestines, l'Université libre. Ces mêmes intellectuels sont à l'origine d'une entreprise encore plus ambitieuse, la « première revue de la Résistance » : La Pensée libre (n° 1, février 1941), de format 13 x 21 cm.

Sa fabrication passe par Jean Jérôme, alors responsable des éditions du Parti communiste.

La composition de La Pensée libre est confiée à l'imprimeur London, le tirage à une imprimerie de la place Clichy appartenant à la fille du dirigeant du Parti socialiste italien Pietro Nenni, après que le clichage eût été fait en un troisième lieu ; il s'agit là de l'un des circuits habituels pour la sortie des publications du PCF (Parti Communiste Français).

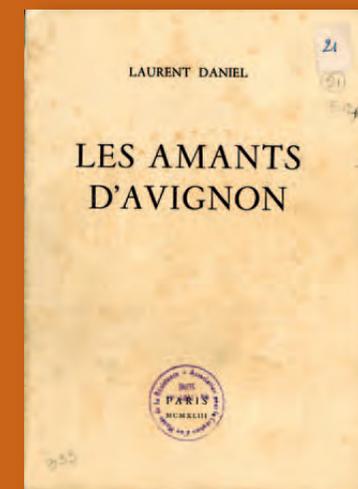
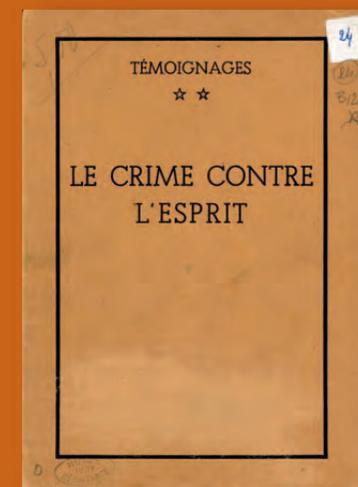
L'écrivain Pierre de Lescure en liaison avec Jean Bruller-Vercors est contacté pour élaborer le deuxième numéro de La Pensée libre qui paraît en février 1942. Pierre de Lescure a dans ses tiroirs la nouvelle de Jean Bruller, Le Silence de la mer prévue

pour un troisième numéro. Une descente de la Gestapo à l'imprimerie précipite à l'autodafé les autres textes de la revue et les amène à créer une maison d'édition clandestine : les Editions de Minuit.

Pour avoir déjà fondé une maison d'édition, Pierre de Lescure est la dernière personne qui méconnaisse l'importance des problèmes matériels, rendus quasiment insolubles par la surveillance exercée par l'occupant. « Nous nous partageâmes les tâches : je (Jean Bruller) connaissais peu d'écrivains, il (Pierre de Lescure) connaissait peu d'imprimeurs ; à lui donc la chasse aux manuscrits, à moi de les faire imprimer. On commencerait par mon propre récit. ».

Le Silence de la mer paraît en février 1942. Suivent 24 titres jusqu'à la Libération. Claude Oudeville, imprimeur de faire-parts et de cartes de visite tire les 4 premiers volumes des Édition de Minuit. Pierre Aulard et son contremaître Pierre Doré impriment les vingt suivants.

Extrait de : **Anne Simonin**, Les Éditions de Minuit 1942-1955, le devoir d'insoumission, Paris, IMEC éditions, 1994





Le Musée de la Résistance



Carrière des Fusillés



Inauguration 2009



Crédit photos : Patrice Morel



Musée de la Résistance

Le Musée est installé dans une ancienne ferme à proximité de la carrière des Fusillés. Il a été inauguré en 2001 par Maurice Nilès alors Président de l'Amicale Châteaubriant-Voves-Rouillé, lors des cérémonies du 60^{ème} anniversaire de l'exécution des 48 otages à Châteaubriant, Nantes et Paris le 22 octobre 1941.

Le Musée fait partie intégrante du site historique classé aménagé par l'Amicale Châteaubriant-Voves-Rouillé qui en est propriétaire depuis 1945.

L'Amicale a délégué, par convention en juillet 2007, la gestion et l'animation du Musée à l'« Association des Amis du Musée de la Résistance de Châteaubriant ». Cette association est adhérente au Musée de la Résistance Nationale qui est un réseau de dix musées et centre ressources en France dont la collection, une des plus importantes du pays, est reconnue « Musée de France » et dévolue aux Archives Nationales.

S'appuyant sur ce riche patrimoine d'intérêt national enrichi en permanence, le Musée propose aux visiteurs sur deux niveaux quatre espaces d'expositions permanentes et temporaires.

AU REZ-DE-CHAUSSÉE

Dans le prolongement de l'accueil-librairie, comme une suite à la visite de la Carrière des Fusillés, un espace mémoire est dédié aux 48 otages fusillés le 22 octobre 1941 ainsi qu'aux autres otages extraits du camp de Choisel à Châteaubriant et exécutés à la Blisière et à Nantes en décembre 1941 et au printemps 1942.

L'ancienne étable de la ferme transformée en salle d'exposition permanente présente, sous la forme d'un parcours, l'histoire des résistant(e)s interné(e)s au camp de Choisel, puis, à sa fermeture, dans d'autres camps d'internement en France ou dans des camps de concentration ou d'extermination en Allemagne.

L'exposition, grâce, entre autre, au très riche fonds de l'Amicale Châteaubriant-Voves-Rouillé, met en valeur l'esprit de résistance dont ces interné(e)s ont fait preuve derrière les barbelés.

Au centre de l'exposition, un espace présente des témoignages d'autres camps d'internement en France ou en Afrique du Nord : échos des espoirs et des luttes des soeurs et frères en résistance de « Ceux de Châteaubriant ».

En fin de parcours, un espace de projection offre à la découverte des visiteurs des documentaires réalisés pour le musée par le cinéaste et historien Marc Grangiens avec ses étudiants du lycée de Montaigu (Vendée) : « Un automne 1941 » et « Le Procès des 42 ».

À L'ÉTAGE

Une première salle présente chaque année, dans le cadre de la convention avec le ministère de l'Éducation nationale, une exposition temporaire en rapport avec le thème du concours national de la Résistance et de la Déportation.

Tout au long de l'année scolaire 2010-2011, les visiteurs découvriront l'histoire et la mémoire de la répression de la Résistance (1940-1945) exercées par les Armées allemande et italienne, et par le gouvernement de Vichy.

Une seconde et dernière salle présente de manière permanente une évocation des résistances en Pays de Châteaubriant. Cette réalisation est rendue possible par les donations faites par de nombreux habitants de la région. Le musée est ainsi quotidiennement sollicité pour des dons, montrant son dynamisme et exprimant sa vitalité culturelle.

Bonne visite

Le musée est situé route de Laval, à 2 kilomètres environ du centre-ville de Châteaubriant (44), à la Sablière, Carrière des Fusillés.



Horaires d'ouverture

- > Mercredi et samedi de 14h à 17h30
- > Et sur rendez-vous pour les visites de groupes en téléphonant.

Un programme éducatif

Pour faciliter la visite, 2 dossiers-guides sont à la disposition des visiteurs à l'accueil. L'un est à l'intention des enfants des écoles primaires, l'autre pour ceux du secondaire. Une valise de documents peut être empruntée et un dossier sur La Forge, Choisel, le camp du pays castelbriantais.

Pour tous renseignements

Musée de la Résistance
La Sablière, Carrière des Fusillés
44110 Châteaubriant - France
Téléphone : 02 40 28 60 36
contact.musee.resistance@orange.fr
www.musee-resistance-chateaubriant.fr

Catalogue et exposition réalisés conjointement par le Musée de la Résistance nationale à Champigny-sur-Marne et les Amis du Musée de la Résistance de Châteaubriant.

Pour Champigny :

Xavier Aumage,
Julie Baffet,
Éric Brossard,
Michel Delugin,
Céline Heytens,
Guy Krivopissko,
Charles Riondet,
Fatih Ramdani

Pour Châteaubriant :

Jean-Claude Baron,
Alain Bellet,
Josette Boursicot,
Gilles Bontemps,
Joël Corpard,
Michel Courbet,
Roland Feuvrais,
Jean-Pierre Le Bourhis,
Jean-Paul Le Maguet,
Jeanine Lemeau,
Patrice Morel,
Eliane Nunge,
Bernadette Poiraud,
Lætitia Schumacher
Louis Tardivel.

Conception graphique pour l'exposition et le catalogue :

Agence ZOAN / Lusanger - 44 - Tél. : 09 65 15 46 68 / www.zoan.fr

Impression :

GOUBAULT Imprimeur / La Chapelle-sur-Erdre - 44 / Tél. : 02 51 12 75 75 / www.goubault.com

Que soient remerciés pour l'aide et le soutien constant à l'action du musée :

l'Amicale Châteaubriant-Voves-Rouillé,
le Ministère de l'Éducation nationale,
la Direction Régionale des Affaires Culturelles (DRAC) Pays de la Loire.

Les collectivités partenaires du Musée :

Conseil Régional des Pays de la Loire, Conseil Général de Loire Atlantique, Communauté de communes du Castelbriantais, Bouguenais, Châteaubriant, Couëron, Erbray, Fercé, La Chapelle-Basse-Mer, La Chapelle-Launay, La Chapelle-sur-Erdre, Le Croisic, Montoir-de-Bretagne, Nantes, Rougé, Rezé, Saffré, Saint-Aubin-les-Châteaux, Saint-Herblain, Saint-Joachim, Saint-Nazaire, Saint-Vincent-des-Landes, Savenay, Soudan, Trignac.

**L'exposition « COMMUNIQUER, C'EST RÉSISTER 1940-1945 »
peut être mise à votre disposition en modèle itinérant.
Pour tous renseignements s'adresser par courriel à :
communication.musee.resistance@orange.fr**

De même les expositions itinérantes réalisées en 2009 "Guy Môquet, une enfance fusillée et les jeunes en Résistance", en 2010 "Les Voix de la Liberté", en 2011 «Répression - Résistances - Répression», en 2012 «Les Résistances dans les camps nazis (1940-1945) sont toujours disponibles.